

ANSELME. Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se serait donné; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON. Voilà monsieur, qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (Au commissaire, montrant Valère.) Chargez-le comme il faut, monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE. Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis.

HARPAGON. Je me moque de tous ces contes, et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE. Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME. Tout beau! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez, et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE (en mettant fièrement son chapeau). Je ne suis point homme à rien craindre; et si Naples vous est connu, vous savez qui était don Thomas d'Alburci.

ANSELME. Sans doute, je le sais; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON. Je ne me soucie ni de don Thomas ni de don Martin. (Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.)

ANSELME. De grâce, laissez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE. Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME. Lui?

VALÈRE. Oui.

ANSELME. Allez, vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE. Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture, et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME. Quoi! vous osez vous dire fils de don Thomas d'Alburci?

VALÈRE. Oui, je l'ose; et je suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME. L'audace est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans, pour le moins, que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE. Oui; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai su depuis peu que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru; que, passant ici pour aller chercher, une aventure par le ciel concertée me fit voir la charmante Elise; que cette vue me rendit esclave de ses beautés, et que la violence de mon amour et les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME. Mais quels témoignages encore, autre que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous avez bâtie sur une vérité?

VALÈRE. Le capitaine espagnol, un cachet de rubis qui était à mon père, un bracelet d'agate que ma mère m'avait mis au bras, le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE. Hélas! à vos paroles, je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; et tout ce que vous dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE. Vous, ma sœur!

MARIANE. Oui: mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien venu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avait déchirée; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

FIN DE L'AVARE.

ANSELME. O ciel! quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père!

VALÈRE. Vous êtes notre père!

MARIANE. C'est vous que ma mère a tant pleuré!

ANSELME. Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis don Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portait, et qui, vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie de retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours; et, ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avais, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON (à Anselme). C'est là votre fils?

ANSELME. Oui.

HARPAGON. Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME. Lui, vous avoir volé!

HARPAGON. Lui-même...

VALÈRE. Qui vous dit cela?

HARPAGON. Maître Jacques.

VALÈRE (à Maître Jacques). C'est toi qui le dis?

MAÎTRE JACQUES. Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON. Oui, voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

VALÈRE. Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

HARPAGON. Capable ou non capable, je veux avoir mon argent.

SCÈNE VI.

HARPAGON, ANSELME, ÉLISE, MARIANE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, LE COMMISSAIRE, MAÎTRE JACQUES, LA FLECHE.

CLÉANTE. Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire; et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON. Où est-il?

CLÉANTE. Ne vous en mettez point en peine, il est en lieu dont je réponds, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON. N'en a-t-on rien ôté?

CLÉANTE. Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE (à Cléante). Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement; et que le ciel (montrant Valère), avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père (montrant Anselme), dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME. Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre, et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON. Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE. Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON. Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME. Eh bien! j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON. Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

ANSELME. Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait?

HARPAGON. Oui, pourvu que, pour les noces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME. D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE. Holà! messieurs, holà! Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures?

HARPAGON. Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE. Oui; mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON (montrant Maître Jacques). Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAÎTRE JACQUES. Hélas! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

ANSELME. Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON. Vous payerez donc le commissaire?

ANSELME. Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON. Et moi, voir ma chère cassette.

LES FACHEUX

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES. — 1661.

PERSONNAGES.

DAMIS, tuteur d'Orphise.

ORPHISE.

ÉRASTE, amoureux d'Orphise.

ALCIDOR,

LISANDRE,

ALCANDRE,

ALCIPPE,

ORANTE,

CLIMÈNE,

DORANTE,

CARITIDES,

ORMIN,

FILINTE,

LA MONTAGNE, valet d'Éraste.

L'ÉPINE, valet de Dorante.

LA RIVIÈRE, et deux autres valets

d'Éraste.

PERSONNAGES DU BALLET.

Dans le premier acte.

Joueurs de mail.

Curieux.

Dans le second acte.

Joueurs de boules.

Froisseurs.

Savetiers et Savetières.

Un Jardinier.

Dans le troisième acte.

Suisses.

Quatre Bergers.

Une Bergère.

La scène est à Paris.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un jardin orné de termes et de plusieurs jets d'eau.

UNE NAIADÉ (sortant des eaux dans une coquille).

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand roi du monde, Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde. Faut-il, en sa faveur, que la terre ou que l'eau Produisent à vos yeux un spectacle nouveau? Qu'il parle ou qu'il souhaite, il n'est rien d'impossible. Lui-même n'est-il pas un miracle visible? Son règne, si fertile en miracles divers, N'en demande-t-il pas à tout cet univers? Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste, Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste; Régler et ses États et ses propres desirs; Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs; En ses justes projets jamais ne se méprendre; Agir incessamment, tout voir et tout entendre; Qui peut cela peut tout: il n'a qu'à tout oser, Et le ciel à ses vœux ne peut rien refuser. Ces termes marcheront, et, si Louis l'ordonne, Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone. Hôtesses de leurs troncs, moindres divinités, C'est Louis qui le veut, sortez, nymphes, sortez; Je vous montre l'exemple: il s'agit de lui plaire. Quittez pour quelque temps votre forme ordinaire, Et paraissez ensemble aux yeux des spectateurs Pour ce nouveau théâtre autant de vrais acteurs.

(Plusieurs dryades, accompagnées de faunes et de satyres, sortent des arbres et des termes.)

Vous, soin de ses sujets, sa plus charmante étude, Héroïque souci, royale inquiétude, Laissez-le respirer, et souffrez qu'un moment Son grand cœur s'abandonne au divertissement: Vous le verrez demain, d'une force nouvelle, Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle, Faire obéir les lois, partager les bienfaits, Par ses propres conseils prévenir vos souhaits,

Maintenir l'univers dans une paix profonde, Et s'ôter le repos pour le donner au monde. Qu'aujourd'hui tout lui plaise, et semble consentir À l'unique dessein de le bien divertir. Fâcheux, retirez-vous, ou, s'il faut qu'il vous voie, Que ce soit seulement pour exciter sa joie.

(La naïade emmène avec elle, pour la comédie, une partie des gens qu'elle a fait paraître, pendant que le reste se met à danser au son des hautbois, qui se joignent aux violons.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE. Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né, Pour être de fâcheux toujours assassiné? Il semble que partout le sort me les adresse, Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce. Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui; J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui; Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie Qui m'a pris, à diner, de voir la comédie. Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement Trouvé de mes péchés le rude chatiment. Il faut que je te fasse un récit de l'affaire. Car je m'en sens encor tout ému de colère. J'étais sur le théâtre, en humeur d'écouter La pièce, qu'à plusieurs j'avais oui vanter: Les acteurs commençaient, chacun prêtait silence, Lorsque, d'un air bruyant et plein d'extravagance, Un homme à grands canons est entré brusquement En criant: « Holà! ho! un siège promptement! » Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée, Dans le plus bel endroit à la pièce troublée. Eh! mon Dieu! nos Français, si souvent redressés, Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés, Ai-je dit, et faut-il, sur nos défauts extrêmes, Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes, Et confirmons ainsi, par des éclats de lous, Ce que chez nos voisins on dit partout de nous! Tandis que là-dessus je haussais les épaules, Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles; Mais l'homme, pour s'asseoir, a fait nouveau fracas; Et, traversant encor le théâtre à grands pas, Bien que dans les côtés il pût être à son aise, Au milieu du devant il a planté sa chaise, Et, de son large dos morguant les spectateurs, Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs. Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte; Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte, Et se serait tenu comme il s'était posé, Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé. « Ah! marquis! m'a-t-il dit, prenant près de moi place, Comment te portes-tu? Souffre que je t'embrasse. » Au visage sur l'heure un rouge m'est monté

Que l'on me vit connu d'un pareil événement.
Je l'étais peu pourtant; mais on en voit paraître
De ces gens qui de rien veulent fort vous connaître,
Dont il faut au salut les baisers essayer.
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissait; et moi, pour l'arrêter :
« Je serais, ai-je dit, bien aise d'écouter.
— Tu n'as point vu ceci, marquis ! Ah ! Dieu me damne !
Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas aisé ;
Je sais par quelle loi un ouvrage est parfait.
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait. »
Là-dessus, de la pièce il m'a fait un sommaire,
Scène à scène averti de ce qui s'allait faire,
Et jusques à des vers qu'il en savait par cœur,
Il me les récitait tout haut avant l'acteur.
J'avais beau m'en défendre, il a poussé sa chance,
Et s'est devers la fin levé longtemps d'avance ;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien surtout d'ouïr le dénouement.
Je rendais grâce au ciel, et croyais, de justice,
Qu'avec la comédie eût fini mon supplice ;
Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,
M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la cour il avait de faveur,
Disant qu'à m'y servir il s'offrirait de grand cœur.
Je le remerciais doucement de la tête,
Mimant à tous coups quelque retraite honnête ;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé,
« Sortons, ce m'a-t-il dit, le moude est déoulé. »
Et, sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche :
« Marquis, allons au cours faire voir ma calèche ;
Elle est bien entendue, et plus d'un duc et pair
En fait à mon faiseur faire une du même air. »
Moi de lui rendre grâce, et, pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avais certain repas à rendre.
« Ah, parbleu ! j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au maréchal à qui j'avais promis.
— De la chère, ai-je dit, la dose est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de votre sorte.
— Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toi seulement ;
Je suis de grands repas fatigué, je te jure.
— Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure.
— Tu te moques, marquis, nous nous connaissons tous,
Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux. »
Je pestais contre moi, l'âme triste et confuse
Du funeste succès qu'avait eu mon excuse,
Et ne savais à quoi je devais recourir
Pour sortir d'une peine à me faire mourir,
Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière,
Et comblé de laquais et devant et derrière,
S'est avec un grand bruit devant nous arrêté,
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
Mon importun et lui, courant à l'embrassade,
Ont surpris les passants de leur brusque incartade :
Et, tandis que tous deux étaient précipités
Dans les convulsions de leurs civilités,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire ;
Non sans avoir longtemps gémi d'un tel martyre,
Et mandit le fâcheux dont le zèle obstiné
M'ôtait au rendez-vous qui m'est ici donné.
LA MONTAGNE. Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie.
Tout ne va pas, monsieur, au gré de notre envie ;
Le ciel veut qu'ici-bas chacun ait ses fâcheux,
Et les hommes seraient, sans cela, trop heureux.
ÉRASTE. Mais de tous mes fâcheux le plus fâcheux encore,
C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et, malgré ses bontés, lui dénie de me voir.
Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise ;
Et c'est dans cette allée où devait être Orphise.
LA MONTAGNE. L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.
ÉRASTE. Il est vrai : mais je tremble ; et mon amour extrême
D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.
LA MONTAGNE. Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes
En revanche lui fait un rien de tous vos crimes.
ÉRASTE. Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé ?
LA MONTAGNE. Quoi ! vous doutez encor d'un amour confirmé ?

ÉRASTE. Ah ! c'est malaisément qu'en pareille matière
Un cœur bien enflammé prend assurance entière :
Il craint de se flatter; et, dans ses divers soins,
Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le moins.
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE. Monsieur, votre rabat par devant se sépare.
ÉRASTE. N'importe.

LA MONTAGNE. Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

ÉRASTE. Ouf ! tu m'étrangles ; fat, laisse-le comme il est.

LA MONTAGNE. Souffrez qu'on peigne un peu...

ÉRASTE. Sottise sans pareille !
Tu m'as d'un coup de dent presque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE. Vos canons...

ÉRASTE. Laissez-les ; tu prends trop de souci.

LA MONTAGNE. Ils sont tout chi-fonnés.

ÉRASTE. Je veux qu'ils soient ainsi.

LA MONTAGNE. Accordez-moi du moins, par grâce singulière,
De trotter ce chapeau qu'on voit plein de poussière.

ÉRASTE. Frotte donc, puisqu'il faut que j'en passe par là.

LA MONTAGNE. Le voulez-vous porter fait comme le voilà ?

ÉRASTE. Mon Dieu ! dépêche-toi.

LA MONTAGNE. Ce serait conscience.

ÉRASTE (après avoir attendu). C'est assez.

LA MONTAGNE. Donnez-vous un peu de patience.

ÉRASTE. Il me tue !

LA MONTAGNE. En quel lieu vous êtes-vous fourré ?

ÉRASTE. T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé ?

LA MONTAGNE. C'est fait.

ÉRASTE. Donne-moi donc.

LA MONTAGNE (laissant tomber le chapeau). Hai !

ÉRASTE. Le voilà par terre !

Je suis fort avancé. Que la fièvre te serre !

LA MONTAGNE. Permettez qu'en deux coups j'ôte...

ÉRASTE. Il ne me plaît pas.

Au diantre tout valet qui vous est sur les bras,
Qui fatigue son maître, et ne fait que déplaire
À force de vouloir trancher du nécessaire !

SCÈNE II.

ORPHISE, ALCIDOR, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

(Orphise traverse le fond du théâtre; Alcidor lui donne la main.)

ÉRASTE. Mais vois-je pas Orphise? Oui, c'est elle qui vient.
Où va-t-elle si vite? et quel homme la tient?

(Il la salue comme elle passe; et elle, en passant, détourne la tête.)

SCÈNE III.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE. Quoi ! me voir en ces lieux devant elle paraître,
Et passer en feignant de ne me pas connaître !
Que croire? Que dis-tu? Parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE. Monsieur, je ne dis rien de peur d'être fâcheux.

ÉRASTE. Et c'est l'être en effet que de ne me rien dire
Dans les extrémités d'un si cruel martyre.

Fais donc quelque réponse à mon cœur abattu.

Que dois-je présumer? Parle, qu'en penses-tu?

Dis-moi ton sentiment.

LA MONTAGNE. Monsieur, je veux me taire,
Et ne désire point trancher du nécessaire.
ÉRASTE. Peste l'impertinent ! Va-t'en suivre leurs pas ;
Vois ce qu'ils deviendront, et ne les quitte pas.

LA MONTAGNE (revenant sur ses pas). Il faut suivre de loin ?

ÉRASTE. Oui.

LA MONTAGNE (revenant sur ses pas). Sans que l'on me voie,
Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'envoie ?
ÉRASTE. Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprès ils sont de toi suivis.

LA MONTAGNE (revenant sur ses pas). Vous trouverai-je ici ?

ÉRASTE. Que le ciel te confonde,
Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde !

SCÈNE IV.

ÉRASTE.

Ah ! que je sens de trouble ! et qu'il m'eût été doux
Qu'on me l'eût fait manquer, ce fatal rendez-vous !
Je pensais y trouver toutes choses propices,
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des supplices.

SCÈNE V.

LISANDRE, ÉRASTE.

LISANDRE. Sous ces arbres de loin mes yeux l'ont reconnu,
Cher marquis, et d'abord je suis à toi venu.

Comme à de mes amis, il faut que je te chante

Certain air que j'ai fait de petite courante,

Qui de toute la cour contente les experts,

Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.

J'ai le bien, la naissance, et quelque emploi passable,

Et fais figure en France assez considérable ;

Mais je ne voudrais pas, pour tout ce que je suis,

N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.

(Il prélude.) La, la... hem, hem. Ecoute avec soin, je te prie.

(Il chante son prélude.) N'est-elle pas belle ?

ÉRASTE. Ah !

LISANDRE. Cette fin est jolie.

(Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suite.)

Comment la trouves-tu ?

ÉRASTE. Fort belle assurément.

LISANDRE. Les pas que j'en ai faits n'ont pas moins d'agrément,
Et surtout la figure à merveilleuse grâce.

(Il chante, parle et danse tout ensemble.)

Tiens, l'homme passe ainsi, puis la femme repasse ;

Ensemble : puis on quitte, et la femme vient là.

Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà ?

Ce fleurit ? ces coupés, courant après la belle,

Dos à dos, face à face, en se pressant sur elle ?

Que t'en semble, marquis ?

ÉRASTE. Tous ces pas-là sont fins.

LISANDRE. Je me moque, pour moi, des maîtres baladins.

ÉRASTE. On le voit.

LISANDRE. Les pas donc ?

ÉRASTE. N'ont rien qui ne surprenne.

LISANDRE. Veux-tu par amitié que je te les apprenne ?

ÉRASTE. Ma foi, pour le présent, j'ai certains embarras.

LISANDRE. Eh bien donc, ce sera lorsque tu le voudras.

Si j'avais dessus moi ces paroles nouvelles,

Nous les lirions ensemble, et verrions les plus belles.

ÉRASTE. Une autre fois.

LISANDRE. Adieu. Baptiste le très-cher
N'a point vu ma courante, et je le vais chercher :
Nous avons pour les airs de grandes sympathies,
Et je veux le prier d'y faire des parties.

(Il s'en va chantant toujours.)

SCÈNE VI.

ÉRASTE.

Ciel ! faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,
De cent sotts tous les jours nous oblige à souffrir,
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences !

SCÈNE VII.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE. Monsieur, Orphise est seule, et vient de ce côté.

ÉRASTE. Ah ! d'un trouble bien grand je me sens agité !
J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudrait que j'eusse de la haine.
LA MONTAGNE. Monsieur, votre raison ne sait ce qu'elle veut,
Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle d'un mot rajuste bien des choses.
ÉRASTE. Hélas ! je te l'avoue, et déjà cet aspect
A toute ma colère imprime le respect.

SCÈNE VIII.

ORPHISE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ORPHISE. Votre front à mes yeux montre peu d'allégresse !
Serait-ce ma présence, Eraste, qui vous blesse ?
Qu'est-ce donc qu'avez-vous ? et sur quels déplaisirs
Lorsque vous me voyez pousser-vous des soupirs ?
ÉRASTE. Hélas ! pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle ?
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait ?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vue
Passer...

ORPHISE (riant). C'est de cela que votre âme est émue ?

ÉRASTE. Insultez, inhumaine, encore à mon malheur :

Allez, il vous sied mal de railler ma douleur,

Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flamme,

Du faible que pour vous vous savez qu'à mon âme.

ORPHISE. Certes, il ne faut rire, et confesser ici

Que vous êtes bien fou de vous troubler ainsi.

L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,

Est un homme fâcheux dont j'ai su me défendre,

Un de ces importuns et sotts officieux

Qui ne pourraient souffrir qu'on soit seule en des lieux,

Et viennent aussitôt, avec un doux langage,

Vous donner une main contre qui l'on enrage.

J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein,

Et jusque à mon carrosse il m'a prêté la main.

Je m'en suis promptement dé faite de la sorte ;

Et j'ai, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ÉRASTE. A vos discours, Orphise, ajouterai-je foi ?

Et votre cœur est-il tout sincère pour moi ?

ORPHISE. Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles

Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.

Je suis bien simple encore ; et ma sottise bonté...

ÉRASTE. Ah ! ne vous fâchez pas, trop sévère beauté :

Je veux croire en aveugle, étant sous votre empire,

Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.

Trompez, si vous voulez, un malheureux amant ;

J'aurai pour vous respect jusques au monument...

Maltraitez mon amour, refusez-moi le votre,

Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre ;

Oui, je souffrirai tout de vos divins appas.

J'en mourrai : mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

ORPHISE. Quand de tels sentiments régneront dans votre âme,
Je saurai de ma part...

SCÈNE IX.

ALCANDRE, ORPHISE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE. Marquis, un mot. (A Orphise.) Madame,

De grâce, pardonnez si je suis indiscret

En osant devant vous lui parler en secret. (Orphise sort.)

SCÈNE X.

ALCANDRE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE. Avec peine, marquis, je te fais la prière :

Mais un homme vient là de me rompre en visière,

Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,

Qu'à l'heure, de ma part, tu l'aïles appeler.

Tu sais qu'en pareil cas ce serait avec joie

Que je te le rendrais en la même monnaie.

ÉRASTE (après avoir été quelque temps sans parler).

Je ne veux point ici faire le capitaine :

Mais on m'a vu soldat avant que courtisan ;

J'ai servi quatorze ans, et je crois être en passe

De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grâce,

Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté

Le refus de mon bras me puisse être imputé.

Un duel met les gens en mauvaise posture ;

Et notre roi n'est pas un monarque en peinture.

Il sait faire obéir les plus grands de l'Etat,

Et je trouve qu'il fait en digne potentat.

Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le faire,

Mais je ne m'en sens point quand il faut lui déplaire.

Je me fais de son ordre une suprême loi :

Pour lui désobéir cherche un autre que moi.

Je te parle, vicomte, avec franchise entière,

Et suis ton serviteur en toute autre matière.

Adieu.

SCÈNE XI.

ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE. Cinquante fois au diable les fâcheux !

Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux ?

LA MONTAGNE. Je ne sais.

ÉRASTE. Pour savoir où la belle est allée,

Va-t'en chercher partout ; j'attends dans cette allée.

BALLET DU PREMIER ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des joueurs de mail, en criant gare, obligent Éraсте à se retirer.